

Brèves littéraires

Brèves

Vogosca

Sandra Fillion

Numéro 62, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fillion, S. (2002). Vogosca. *Brèves littéraires*, (62), 39–41.

SANDRA FILION

Vogosca

Là-bas c'est comme à Ilijas, les églises se vident.

Il y a cette image qui surgit d'abord du journal, qui rappelle vivement la photographie du *Terminus de la gare à chevaux* de Stieglitz. Sauf que les passagers du convoi marchent devant les chevaux, à pied. Il n'y a pas de cocher, ici, à Vogosca.

Peu à peu on vide, on fait tomber les statues de plâtre, *on ne nous enlèvera pas l'héritage*. La langue joue de ses consonnes dures, d'un roucoulement des accents. D'où le tremblement de la voix, d'où les sanglots amers retenus.

Il faut enflammer les écoles, quitter Sarajevo.

Sous le châle noir, plusieurs colliers, médaillons d'argent, en grimaçant tirer son baluchon, suis-je enceinte, peut-être irons-nous à Pale, dans le fief serbe. Il y aurait un pont à traverser sous l'œil des Musulmans que je crierais encore *Chiens !* en tombant.

Plus à l'est dans la montagne, il n'y a qu'à espérer un frère tenant un pain, plus loin j'espère, à des kilomètres, une plainte de mon violoncelle laissé à Vogosca, hier.

Je te dirais *Amour* et tu tournerais la tête, chercherais ton souffle vers l'ouest. Pauvres ouailles face aux soldats armés, l'oreille sur le poste, prêtes à tout aban-

donner jusqu'au linge sur la corde – sauf le chien, langue pendante derrière le convoi, tirant lui aussi son traîneau.

Un jour j'ai lu un reportage à propos de l'île de Pâques comme quoi après s'être tant aimés, toujours plus nombreux, affamés, ils auraient dévasté leur île. Et le lendemain, déserte, celle-ci mère stérile, les a soumis yeux liquides à s'entre-dévorer dans les grottes, près des berges paradisiaques. Auraient, juste avant, fait tomber leurs grands dieux de pierre.

Les enfants meurent en route, on les enterre, les chiens les reniflent, j'ai battu mon bâtard jusqu'à m'en torde le bras, me suis brisé les ongles sur son museau, mauvaise bête ! Il n'y a plus rien à penser, voilà, il faut marcher, une bottine trouée l'autre pas, une grosse femme devant se plaint, ignorer ses incantations, derrière elle supplier Dieu qu'elle ne tombe pas sur le côté la bave aux lèvres.

J'ai eu envie de t'écrire mais comment acheter un timbre à cette altitude, comment savoir si tu sors quelquefois de ta brigade, sais-tu, non tu ne le sauras pas l'enfant est mort à huit semaines, et ce deuxième, je crois, ne t'appartient pas. Bonne nuit.

* * *

Que vous marchiez seul ou en cortège fuyant Sarajevo, je vois vos yeux durs alors que mort, je laisse la porte se refermer doucement derrière vous. Voici ce qu'un jeune inconnu avait écrit sous la tente. Celui qui se sauvait écrivait ces mots. Je n'ai rien dit. Son regard, tendu vers moi, appelait déjà l'étreinte.

Pardonne-moi. Il a les yeux de l'enfant, des prunelles vives. Il dit que nos yeux sont les seules perles

sauvées de Vogosca. Il dit encore et parle longtemps, puis regarde mes mains, demande à boire. Je ne sais pas ce qu'il veut, il aura dix-neuf ans bientôt. C'est dans cette courte nuit qu'il t'a vu, c'est dans ce matin qu'il m'a volé mon collier, troqué contre un peu de vin pris je ne sais où. Quand je l'ai vomi plus tard, soûlée, il m'a embrassée.

* * *

C'est demain que nous arriverons à Pale. Il ne reste plus qu'à traverser ce jour de vent, ce jour si beau pourtant lorsqu'on regarde vers Vogosca, malgré le brouillard, malgré la faim. Des amis du jeune poète m'ont fait monter dans la boîte de leur camion avec quelques autres, des vieux, des enfants malades et leurs mères, cherchant des yeux les maris qui marchent loin derrière, déjà faibles. J'aperçois leur face de noyé, et moi qui vois si clair, je sais que la fuite continuera. Dans le large couloir ininterrompu au bas de la montagne les fuyards tomberont, lentement, les uns après les autres, quelquefois aussi en bouquet, râlant.

À Pale enfin, le jeune poète s'est nommé, *Luka*, m'a-t-il dit. Luka, mon pauvre amour, tu t'appelles ainsi dans l'exil.

Puis, dans une auberge, dans une auberge seule, je ferai mon deuil de toi, je ferai mon deuil de vous, de nous tous, pauvres déserteurs muets des montagnes entourant Vogosca, aux yeux du monde je proclamerais la chute de l'empire serbe. Vous ne vous souviendrez pas, vous n'écrirez pas. Et je laisserai, docile, l'enfant poète téter ce qui reste, du lait pâle dans son cou, cet abandon muet apparaîtra comme indécent, car je vous aime tant.